



HAL
open science

Au-delà de l'intersectionnalité: l'ombre et la proie dans Sea of Poppies d'Amitav Ghosh

Ahmed Mulla

► **To cite this version:**

Ahmed Mulla. Au-delà de l'intersectionnalité: l'ombre et la proie dans Sea of Poppies d'Amitav Ghosh. *Alizés: Revue angliciste de La Réunion*, 2017, *Violence and Intersectionality*, 42, pp.69-87. hal-02339438

HAL Id: hal-02339438

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02339438>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Au-delà de l'intersectionnalité :
L'ombre et la proie dans *Sea of Poppies* d'Amitav Ghosh

De la présence britannique aux Indes subsiste l'image, caricaturale sans doute mais néanmoins fondée, d'une société de garnison et de clubs exclusifs. Exclusif est bien le terme qui convient quand l'on considère que les autochtones, au même titre que les chiens, n'ont pas accès aux lieux que fréquentent les Britanniques (*Social Studies* 2004, 39 ; Desportes 2008, 9)¹. La discrimination ainsi pratiquée sert de principe de base à cette société où le pouvoir est concentré entre les mains d'une minorité de colons, qu'ils soient représentants administratifs de la Couronne ou de l'*East India Company*, soldats, hommes d'Église ou encore marchands, toutes ces catégories étant essentiellement masculines. L'*East India Company* ne permet qu'à très peu de femmes d'accompagner leur époux en Inde (Ernst 1996, 358). Les rares à y être autorisées doivent passer le plus clair du temps au sein de leur foyer, et elles n'ont de ce fait guère de rôle social à jouer. Il en résulte pour elles un profond sentiment d'isolement et de vacuité.

En accordant aux femmes une place équivalente à celle de ses personnages masculins dans son roman intitulé *Sea of Poppies*, traduit en français sous le titre *Un océan de pavots*, l'auteur indo-américain Amitav Ghosh, né en 1956 dans la région de Calcutta, rompt avec la tradition du roman d'aventure propre au *Treasure Island* de Robert Louis Stevenson et au *Moby Dick* de Herman Melville, où l'accent est mis sur des destinées exclusivement masculines. *Sea of Poppies* a pour toile de fond la culture du pavot imposée aux paysans indiens par les colons britanniques pour alimenter le trafic lucratif de l'opium avec la Chine. Ce système économique aboutit à la ruine de nombreux petits exploitants agricoles, contraints alors de s'exiler et de devenir des engagés *coolies*.

Un des personnages majeurs du roman d'Amitav Ghosh, du nom de Paulette Lambert, semble dans un premier temps fort éloigné de cette intrigue, sans pour autant faire partie de la classe des privilégiés. Dans

¹ *Dogs and Indians not allowed* pouvait-on lire à l'entrée des hôtels et des clubs tenus par les Européens.

cette colonie britannique, l'origine française et l'appartenance au genre féminin suffisent à mettre cette jeune fille à l'écart de la société. D'autres facteurs détaillés dans la présente étude contribuent aussi à cette discrimination et incitent à envisager la place assignée à une identité inter-sectionnelle dans une société qui génère de l'exclusion.

Pour ce faire, il semble judicieux d'examiner comment une domination masculine renforcée par le contexte colonial relègue toutes les autres composantes de la population dans divers niveaux de marginalité, d'étudier les conséquences produites par ce pouvoir genré sur le personnage de Paulette Lambert et enfin de cerner les tentatives de résistance de cette dernière.

DOMINATION MASCULINE, COLONIALISME ET GLOBALISATION

Dans *Sea of Poppies*, le pouvoir économique est détenu par un nombre restreint de familles britanniques (Ghosh 2013, 136-37)²³ dont la fortune s'est bâtie sur le commerce de l'opium et des *coolies* (*ibid.*, 110 ; 134)⁴. Leur cadre de vie, tel qu'il est posé par Amitav Ghosh, tient lieu d'un ancrage hautement stratégique. Tout est en effet concentré dans « le quartier verdoyant de Garden Reach où les grands marchands blancs de Calcutta avaient leurs propriétés de campagne. Ici, comme pour surveiller les navires qui portaient leur nom et leurs marchandises, voisinaient les domaines des Ballard, Ferguson, McKenzie, MacKay, Smoult, Swinhoe » (*ibid.*, 136-37)⁵. Ce quartier de Garden Reach est situé sur « un bout de rive en pente douce [qui] domin[e] une vaste étendue du Hooghly... » (*ibid.*, 136)⁶. La double opposition présentement évoquée, entre l'étroitesse de l'agglomération et l'immensité de l'environnement fluvial d'une part, et entre la douceur du terrain et la violence inhérente à la volonté de domination venant des hommes d'autre part, donne la mesure du déchirement constant qui annonce un inévitable chaos. On

² Amitav Ghosh, *Un Océan de pavots (Sea of Poppies)*, Paris : 10/18, 2013. Toutes les citations font référence à la traduction de Christiane Besse proposée dans cette édition.

³ Ghosh 2008, 99. Amitav Ghosh, *Sea of Poppies*, New Delhi : Penguin Viking, 2008. Les citations du texte original proviennent de cette édition.

⁴ *Ibid.*, 78-79 ; 97.

⁵ “[T]his was the verdant suburb of Garden Reach, where the leading white merchants of Calcutta had their country estates. Here, as if to keep watch over the ships that bore their names and their goods, stood the adjacent properties of the Ballards, Fergusons, McKenzies, MacKays, Smoults and Swinboes.” (*ibid.*, 99)

⁶ “a length of gently sloping bank that overlooked a wide sweep of the Hooghly River.” (*ibid.*)

perçoit en outre la démesure de l'entreprise humaine décrite ici, qui est propre à l'économie coloniale et globale. Les commanditaires et les opérateurs agissent de plus en plus à distance des lieux d'extraction des ressources, mais aussi des marchés qu'ils alimentent. S'ils sont retranchés sur un territoire réduit, leurs activités mercantiles sont quant à elles transnationales, ce qui fait d'eux des acteurs virtuellement présents en différents points du globe. À plus forte raison, leur volonté de veiller à la bonne marche de leurs affaires, de « surveiller » leurs possessions comme il est dit, demeure une nécessité.

La minuscule géographie dépeinte par Amitav Ghosh donne à lire en filigrane le portrait d'une nouvelle race d'hommes, désireuse de jouer un rôle à l'échelle macro-économique. Autrement dit, les patriarches dont les noms sont évoqués *supra* sont certes des héritiers de la tradition masculine victorienne, mais les navires qu'ils possèdent leur octroient en sus une influence qui dépasse de loin les confins de la géographie régionale, ce qui, sur le plan symbolique, décuple la portée de la puissance masculine au sein de la société. De fait, le prototype décrit par Amitav Ghosh préfigure en quelque sorte les phénomènes théorisés par Joan Acker, à savoir l'« hyper-masculinité » (*hyper-masculinity*) et la « masculinité capitaliste transnationale » (*transnational business masculinity*) (Acker 2004, s.p. – ma traduction). Si l'on considère en outre que le statut de la femme n'évolue guère pendant ce temps, on comprend que le rapport de force entre la gent féminine et ces surhommes s'en retrouve davantage inégal. D'un point de vue symbolique là encore, alors que la femme est pratiquement recluse au sein du foyer, l'homme acquiert une sorte de pluri-présence du fait de la dissémination des navires en sa possession. À cet égard, le fait que les riches marchands décrits dans ce passage baptisent leurs navires de leur propre nom, à l'instar de ce qu'ils font s'agissant de leur progéniture, consacre une forme de patriarcat qui s'exerce dans tous les domaines de la vie sociale. On assiste de fait, dans un contexte colonial qui laisse une grande marge d'action aux hommes d'affaires, à une convergence des facteurs favorisant l'accroissement de la domination masculine. Cette conjonction, qui peut être vue comme le pendant des concepts de « carrefour » et d'« intersection » mis en avant par Kimberlé Crenshaw (Crenshaw 1989, 149), permet à certains de ces hommes d'acquérir une forme de droit de propriété sur d'autres individus. La théorie intersectionnelle prend d'ailleurs en compte ces « systèmes symbiotiques de relations de pouvoir, que sont la race, la classe sociale et le genre, qui doivent œuvrer de concert pour être efficaces », et elle désigne

un tel phénomène agrégatif comme l'« ennemi commun » de toutes les femmes (Carastathis 2008, s.p. – ma traduction)⁷. Autant l'appartenance des femmes à leur genre et à des catégories socioculturelles plus ou moins valorisées les expose à des formes de violence physique et morale, autant les liens que certains des personnages masculins décrits par Amitav Ghosh ont avec la classe coloniale dominante et l'influence qu'ils détiennent sur les plans économique et social concourent à faire d'eux des détenteurs d'un pouvoir sans véritable limite, qui ne peut, par définition, que tendre vers l'excès.

MARGINALITÉS ET ALTERSECTIONNALITÉ

Parmi les demeures imposantes de Garden Reach, le domaine de Bethel, propriété de Benjamin Brightwell Burnham, est sans égal (Ghosh 2013, 137-39)⁸. Toutefois, ce n'est pas grâce au maître des lieux que le lecteur découvre l'univers de cette bâtisse. Il y accède plutôt en suivant les pas d'une jeune fille qui y réside depuis peu et qui fait son apprentissage des règles propres à ce lieu (*ibid.*, 167-79)⁹. Cette figure féminine, nommée Paulette Lambert, n'est aucunement liée à la famille Burnham comme l'explique un des employés indiens du domaine : « elle n'est pas de la famille. Juste une œuvre de charité dont ils se sont chargés parce qu'ils ont un cœur d'or » (*ibid.*, 139)¹⁰. En vérité, cette jeune fille de dix-sept ans (*ibid.*, 171)¹¹ est orpheline (*ibid.*, 176)¹². Alors que sa mère meurt en lui donnant naissance (*ibid.*, 94)¹³, Paulette perd aussi son père à un moment où elle n'est âgée que de seize ans, ce qui l'oblige en théorie à se retrouver « dans une baraque d'Alipore, pensionnaire du nouvel hospice des pauvres pour les Eurasiennes indigentes et les mineures de race blanche » (*ibid.*, 175)¹⁴. Étant donné que son père meurt criblé de dettes (*ibid.*, 97)¹⁵, Paulette est complètement désargentée et elle n'a pas d'autre

⁷ “[Intersectionality] reveals our common enemies: symbiotic systems of power relations (race, class, gender) that need each other in order to function.”

⁸ Ghosh 2008, 100-101.

⁹ *Ibid.*, 123-32.

¹⁰ “[s]he’s not a part of the family. Just a charity-case they’ve taken in, from the goodness of their hearts.” (*ibid.*, 101)

¹¹ *Ibid.*, 126.

¹² *Ibid.*, 130.

¹³ *Ibid.*, 66.

¹⁴ “[s]he would have found herself in a barracks in Alipore, an inmate of the newly-instituted poorhouse for destitute Eurasians and white minors.” (*ibid.*, 129)

¹⁵ *Ibid.*, 68.

choix que de rejoindre cette institution. Le fait qu'elle soit désormais sans parents, sans ressources, et par-dessus tout une fille, constitue une accumulation de handicaps sociaux qui la place automatiquement sous la tutelle d'un de ces établissements pensés par les Britanniques pour prendre en charge les personnes que l'on considère comme vulnérables et, par voie de conséquence, dépendantes. Ces institutions, fort communes au Royaume-Uni (Richardson s.p.), existent également dans la colonie des Indes et servent à isoler les personnes que l'on juge peu utiles au reste de la communauté (Arnold 1979, s.p.). À l'évidence, au regard de la société dans laquelle elle se trouve, Paulette Lambert porte les stigmates d'une identité défectueuse à plus d'un titre.

Du vivant de son père, la famille jouissait d'une réputation peu enviable, en tout cas si l'on se réfère aux critères édictés par la société coloniale britannique. Pierre Lambert, le père de Paulette, occupait pourtant « le poste de conservateur adjoint des Jardins botaniques de Calcutta », ce qui le rangeait parmi les fonctionnaires de l'administration coloniale britannique (Ghosh 2013, 95)¹⁶. Néanmoins, cette position ne faisait pas de lui un membre de cette société. « Rares étaient les Blancs à leur rendre visite, et les Lambert ne prenaient aucune part au tourbillon animé de la société anglaise de Calcutta » (*ibid.*, 96)¹⁷. Cette famille est d'ailleurs décrite comme étant extrêmement isolée (*ibid.*)¹⁸, probablement en raison de la nationalité de Pierre Lambert, qui était français (*ibid.*, 92)¹⁹. Mais il semble que c'était surtout ses opinions politiques qui posaient problème.

La raison pour laquelle... Pierre Lambert avait quitté son pays, c'était que, jeune homme, il avait été impliqué dans une révolte contre son roi ; il était snobé par la respectable société anglaise parce qu'il avait nié l'existence de Dieu et le caractère sacré du mariage (*ibid.*, 97)²⁰.

Pierre Lambert était un homme dont les convictions radicales contrevenaient à une société victorienne qui se voulait loyale à la monarchie, en même temps qu'elle était éprise de spiritualité et adepte d'une morale puritaine. Le fait que Lambert incarnât à lui seul plusieurs des

¹⁶ “[He served] as the assistant curator of Calcutta’s Botanical Gardens.” (*ibid.*, 66)

¹⁷ “Rarely, if ever, did white men or women visit their bungalow, and the Lamberts took no part in the busy whirl of Calcutta’s English society.” (*ibid.*, 67)

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, 64.

²⁰ “[t]he reason why Pierre Lambert had left his country was that he had been involved, in his youth, in a revolt against his king ; . . . he was shunned by respectable English society because he had publicly denied the existence of God and the sanctity of marriage.” (*ibid.*, 68)

idéaux du Siècle des Lumières suffisait à le ranger parmi les parias de la pire espèce. Les colons britanniques ne pouvaient, par conséquent, voir en lui qu'une source de dangers pour l'ordre moral qui devait être préservé à tout prix.

De son côté, Lambert ne semblait pas nécessairement accablé par l'isolement dont il faisait l'objet. Cet homme désintéressé et prompt à venir en aide aux nécessiteux (*ibid.*, 183)²¹ s'épanouissait parfaitement dans « l'innocente quiétude des Jardins botaniques », un univers lui servant de refuge contre la violence de la société coloniale (*ibid.*, 185)²². Son monde constituait, par extension, celui de sa fille. Les personnes qu'ils étaient amenés à côtoyer le plus souvent étaient, par la force des circonstances, leurs domestiques indiens. L'une d'entre eux, qui avait aidé à l'accouchement de Madame Lambert (*ibid.*, 94)²³, était devenue par la suite la nourrice de Paulette (*ibid.*, 95)²⁴. Cette femme, qui venait de devenir mère (*ibid.*, 92)²⁵, n'était pas avare de sentiment maternel puisqu'elle s'était véritablement prise d'affection pour la petite fille qu'on lui avait confiée :

Dès l'instant où elle lui avait donné le sein, elle lui avait aussi ouvert son cœur. À partir de ce moment-là, ce fut comme si elle n'avait pas un enfant mais deux : Jodu, son fils, et sa fille Putli, « Poupée », sa manière de maîtriser le prénom du bébé (*ibid.*, 95)²⁶.

Un lien filial s'était instauré entre elles, confirmé par le titre que Paulette avait donné à cette femme quand elle s'était mise à l'appeler « tantima » (*Tantima*), « tante-maman » (*aunt-mother*) (*ibid.*). Une reconnaissance réciproque se produit du simple fait de nommer l'autre. La nomination est, dans le cas présent, de deux ordres. Ne parvenant pas à prononcer le prénom de l'enfant de manière exacte, la nourrice utilise une approximation phonétique pour trouver une correspondance dans l'axe paradigmatique de sa propre langue. Ce faisant, elle intègre l'enfant dans sa sphère culturelle. De son côté, Paulette construit un mot-valise pour désigner sa nourrice qui, en dépit de son appartenance à une autre

²¹ *Ibid.*, 135.

²² “[i]n the innocent tranquillity of the Botanical Gardens.” (*ibid.*, 136-37)

²³ *Ibid.*, 66.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, 64.

²⁶ “[s]he had opened her heart to the baby the moment she held her to her breast. From that day on, it was as if she had not one child but two : Jodu, her son, and her daughter Putli—‘doll’—which was her way of domesticating the girl’s name.” (*ibid.*, 66)

culture, n'en incarne pas moins une mère de substitution à ses yeux. À l'inverse des tenants de la société patriarcale qui imposent leur nom à leur lignée, à leur entreprise et à leur navire, la manière de nommer employée par ces deux figures féminines du roman d'Amitav Ghosh traduit une attitude bienveillante, propice à l'échange, et qui ajoute une dimension supplémentaire à la personnalité de l'autre, une attitude plutôt inclusive en somme.

De ce fait, Paulette est amenée à dévier encore plus du modèle en usage dans la colonie britannique. Étant donné le sort réservé au Français Pierre Lambert, qui était tout simplement mis à l'écart de cette société, il est évident que la nourrice de Paulette, qui était indienne et musulmane (*ibid.*, 88)²⁷, faisait l'objet d'une discrimination plus forte. Les Jardins botaniques semblaient d'ailleurs fonctionner en vase clos. Mais il ne s'agissait aucunement d'un monde uniforme, car il est précisé que les micro-cultures qui y cohabitaient ne cessaient de se croiser. Ainsi, l'éducation de Paulette se caractérise-t-elle par un véritable « mélange de langues » (*ibid.*, 95)²⁸. Naviguant entre l'anglais et le bengali, la petite fille symbolise une forme d'hybridité épanouie. Le roman d'Amitav Ghosh met l'accent sur le lien entre Paulette et sa nourrice, mais également sur la complicité qui s'établit entre Jodu et la fille du botaniste français. Leur amitié qui paraît ne pouvoir durer que le temps des quelques saisons de l'enfance survit pourtant par-delà les années et la séparation. Quand ils se retrouvent, quelques mois après le décès de Pierre Lambert, Paulette et Jodu sont devenus des jeunes gens. Mais rien ne semble avoir entamé leur estime réciproque si l'on en croit ce qu'en dit la jeune protagoniste : « Jodu est le fils de la femme qui m'a élevée. Nous avons grandi ensemble ; il est comme mon frère... Il est la seule famille qui me reste au monde » (*ibid.*, 201)²⁹. Les retrouvailles entre ces deux jeunes gens interviennent lorsque Paulette est recueillie par les Burnham, au moment où elle intègre l'univers de cette famille qui symbolise la réussite financière et le mode de vie bourgeois. Et en proclamant que Jodu est le seul membre de sa famille, Paulette énonce clairement, et de manière subversive s'il en est, dans quel monde elle se situe.

C'est de plus lors de ses retrouvailles avec son ami d'enfance que Paulette connaît les premiers émois de l'âge adulte puisque son chemin

²⁷ *Ibid.*, 61.

²⁸ “[t]he confusion of tongues.” (*ibid.*, 66)

²⁹ “Jodu . . . is the son of the woman who brought me up. Our growing was together; he is like my brother . . . He is the only family I have in this world.” (*ibid.*, 149)

croise celui du jeune marin qui sauve Jodu de la noyade. Cet homme est Zachary Reid, officier en second sur l'*Ibis*, un navire destiné à transporter des engagés *coolies* vers les colonies sucrières de l'océan Indien (*ibid.*, 110 ; 200)³⁰. Lui aussi déroge aux critères en rigueur dans les hautes sphères de la société coloniale britannique. Alors que les membres de cette communauté le considèrent comme leur semblable, ce natif des États-Unis d'Amérique est en réalité un métis né du concubinage entre une esclave affranchie et un maître d'origine européenne (*ibid.*, 23)³¹. Sa naissance lui vaut d'être inscrit sous l'appellation de « Nègre » dans le registre de l'*Ibis*, navire à bord duquel il a été engagé depuis Baltimore (*ibid.*, 224)³². De fait, la dimension métisse, intersectionnelle, de l'identité d'un individu pose problème dans une société ségrégationniste où il est nécessaire de mettre à l'écart tous ceux qui ne correspondent pas à la norme. Le fait que Zachary ait une ascendance partiellement européenne ne peut suffire à lui faire obtenir un agrément total de la part de ses employeurs ou congénères. Dans l'éventualité où sa véritable identité serait découverte, ces derniers ne verraient en lui, non pas un des leurs, mais plutôt un paria et un traître. Dans ce contexte, le rapprochement sentimental entre ce marin et Paulette Lambert (*ibid.*, 333)³³ ne peut qu'être préjudiciable à la jeune fille puisque, le monde patriarcal étant ce qu'il est, son statut social doit s'aligner sur celui de son futur époux, autrement dit son maître si l'on retient que ces deux rôles sont imbriqués dans la société victorienne. Or, dans la sphère capitaliste des colons, Zachary Reid n'est qu'un exécutant, qui plus est un être au sang mêlé. Il n'est par conséquent pas en mesure d'affranchir Paulette de sa condition.

Dans la société britannique du XIX^e siècle, la femme ne bénéficie pas d'une identité propre (Ernst 1996, 362). Elle est toujours définie par rapport aux hommes de sa famille ou à ceux qu'elle fréquente. Dans le cas de Paulette Lambert, ses accointances la placent résolument à l'extérieur de la communauté dominante, à sa marge. Elle est par conséquent perçue comme quelqu'un qui est hors-norme dans la mesure où l'amour qu'elle voue à son père ainsi que les liens qui l'unissent à Jodu, d'une part, et à Zachary, d'autre part, font d'elle un individu sous l'influence de plusieurs univers excentrés. La théorie de l'intersectionnalité préconise de prendre en compte l'appartenance d'un individu à plusieurs catégories

³⁰ *Ibid.*, 78-79 ; 148.

³¹ *Ibid.*, 10.

³² "Black" (*ibid.*, 166).

³³ *Ibid.*, 251.

marginales afin de cerner son « identité politique » (*political identity*) et pour mieux mesurer les oppressions conjuguées dont celui-ci fait l'objet (Carastathis 2008, s.p. – ma traduction). En étant une jeune fille, qui plus est orpheline et désargentée, Paulette Lambert fait bien partie de certaines catégories discriminées. Mais les affinités qu'elle cultive pour des personnalités elles aussi marginales la définissent également. Il est dès lors possible de prendre en compte le concept d'« alterbiographie » (*alterbiography*), qui stipule que chaque être est plus ou moins défini par les personnes qu'il fréquente (Braziel 2009, 3), pour affirmer que Paulette Lambert est, à ce stade du roman, un être profondément altersectionnel.

ASSIMILATION ET OPPRESSION

Les influences socioculturelles auxquelles Paulette Lambert est sensible suffisent à faire d'elle une suspecte aux yeux de la haute bourgeoisie victorienne des Indes. Pour cette société, il est en outre important de faire comprendre à la jeune fille à quel point sa non-conformité à la norme pose problème. C'est ainsi qu'elle se voit signifier par Mr Kendalbushe, juge auprès d'une cour civile, que son « impiété est une insulte à la race régnante » (Ghosh 2013, 176)³⁴. Les dimensions religieuse et raciale sous-jacentes dans cette violente accusation peuvent surprendre lorsqu'elles émanent d'un homme de loi. Elles sont cependant monnaie courante dans un contexte victorien épris d'une moralité souvent ostentatoire. La sentence prononcée par le juge vaut condamnation morale. Paulette est ravalée au rang d'enfant sauvage, ignorante de la civilisation, et l'éducation qu'elle a pu recevoir de son père est jugée comme insignifiante. Au lieu de rassurer la jeune orpheline et de lui offrir la protection qu'une société digne de ce nom est sensée garantir, l'instance judiciaire choisit plutôt d'instiller en elle un sentiment de culpabilité et de renforcer son infériorisation.

Il en résulte une grave altération de l'image que Paulette a d'elle-même, au point que sa posture en est affectée. Alors qu'elle manifeste habituellement une « indifférence timide à l'égard de son apparence » (*ibid.*, 171)³⁵, la jeune fille se retrouve dans une situation d'inconfort physique et psychologique.

³⁴ “*Miss Lambert, your godlessness is a disgrace to the ruling race.*” (Ghosh 2008, 130)

³⁵ “[*a*] shy indifference to her appearance.” (*ibid.*, 126)

[D]epuis son arrivée à Bethel, cette indifférence s'était transformée en un manque d'assurance aigu : ... elle marchait penchée, donnant l'impression d'affronter un vent puissant... [R]écemment elle s'était mise à... tirer [ses cheveux] en arrière, noués en un petit chignon sévère, une sorte de corset pour son crâne (*ibid.*)³⁶.

Paulette Lambert s'inscrit d'emblée dans une relation de dépendance, pleinement intériorisée, vis-à-vis des Burnham. Elle devient presque une ombre dans la demeure de cette famille fortunée, où l'atmosphère est aliénante, voir même agressive, pour quelqu'un qui a été élevé dans l'esprit du libre-arbitre par son père. La métaphore du corset crânien traduit la violence du conditionnement moral auquel la jeune Paulette est désormais soumise.

De fait, c'est pour remédier à l'indigence spirituelle diagnostiquée chez Paulette que Mr Burnham se propose de pourvoir à son instruction religieuse. « Au cours des mois passés à Bethel, les connaissances de Paulette en matière de Bible avaient vite progressé, car Mr Burnham avait entrepris de procéder lui-même à son éducation » (Ghosh 2013, 176)³⁷. On peut s'étonner de l'engagement de cet homme, par ailleurs très affairé, dans cette mission, et se demander pourquoi elle n'est pas confiée à une femme. Il est possible de s'interroger par ailleurs sur le bien-fondé de cette éducation qui n'accorde de l'importance qu'aux connaissances religieuses. Dans l'histoire des colonies, les missions ont certes cherché à jouer un rôle social en investissant les domaines de la santé et de l'éducation. Mais alors que ces institutions avaient la volonté d'inculquer un savoir disciplinaire classique en sus des connaissances purement religieuses les intentions du juge Kendalbushe et de Mr Burnham semblent se limiter à un enseignement strictement spirituel. L'accent mis sur cet unique aspect paraît alors en contradiction avec l'objectif assimilationniste affiché par ces deux hommes. Ces derniers prétendent en effet vouloir exorciser le statut marginal de la jeune fille. Il n'empêche que leur entreprise est vouée à être contre-productive dans la mesure où le savoir inculqué ne fournit aucune compétence technique et pratique à l'apprenante, ce qui pourrait lui ouvrir les portes d'un métier et, par conséquent, d'une forme d'autonomie. En ce sens, la tentative du

³⁶ “[S]ince her arrival at Bethel, her diffidence about her appearance had been transformed into an acute self-consciousness : . . . while walking she would lean forward as if she were striding into a powerful wind . . . [O]f late she had taken to tying [her hair] back, in a severe little knot, as if it were a corset for her skull.” (*ibid.*)

³⁷ “In the months she had spent at Bethel, Paulette’s knowledge of Scripture had grown apace, for Mr Burnham had undertaken to personally instruct her.” (*ibid.*, 130)

juge Kendalbushe et de Mr Burnham n'est nullement émancipatrice sur le plan des droits. C'est plutôt le contraire qui se produit car la société patriarcale, représentée par ces deux hommes, impose à Paulette de nouveaux devoirs. Toujours est-il que la jeune fille se prête de bonne grâce à cette « éducation sur des sujets dont elle avait été tristement ignorante tels que la piété, la pénitence et les Écritures » (*ibid.*, 175)³⁸. Le rituel instauré par Mr Burnham, qui consiste à se retirer chaque soir dans son bureau verrouillé avec Paulette pour que celle-ci lise des passages des Saintes Écritures, produit l'effet escompté puisque la jeune protagoniste admet être « émerveillée[e] » par l'éducation qu'elle reçoit (*ibid.*, 392-400)³⁹. La description qu'elle fait de ces séances a d'ailleurs tous les aspects d'un envoûtement dans la mesure où ces sessions font surgir l'aveu de l'impiété et de la culpabilité, comme lorsque Paulette se compare à un « pharisien » (*Pharisee*) (*ibid.*, 393), mais également parce qu'elles produisent chez elle une véritable fascination pour l'officiant, en l'occurrence Mr Burnham (*ibid.*)⁴⁰. Ce rituel crée de toute pièce une jeune adepte à l'esprit partagé entre le sentiment de sa propre inconsistance morale et une soumission presque aveugle à un maître autoproclamé.

La démission de Paulette vis-à-vis de son propre libre-arbitre générale par voie de conséquence l'accroissement de l'emprise psychologique exercée par Mr Burnham. Cette dernière prend alors des tournures suspectes, apparaissant comme étranges à la jeune fille sommée de frapper de sa main le postérieur de son maître en guise de châtement pour celui qui prétend chercher l'assentiment divin (*ibid.*, 394-96)⁴¹. Malgré ses hésitations, Paulette s'exécute, convaincue de sa propre ignorance, autrement dit de son incapacité à juger de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas, s'en remettant entièrement à l'autorité de Mr Burnham qui, à l'évidence, en abuse. En réalité, la religion se fait l'instrument de la domination masculine, autant sous la forme d'une emprise intellectuelle que sous celle d'une extorsion sexuelle. Les séances de lecture de la Bible se répètent ainsi chaque soir, se terminant invariablement par le rituel de la flagellation profane. Ce n'est que lorsqu'un domestique lui fait remarquer de manière sibylline que la trace visqueuse laissée par leur maître sur le sol signifie que ce dernier se comporte tel un « serpent » à son égard que

³⁸ “[i]nstruction in things of which she had been sadly ignorant, such as piety, penitence and Scripture.” (*ibid.*, 129)

³⁹ “[m]arvelled and admired.” (*ibid.*, 298-303)

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, 299-301.

Paulette se rend compte de la véritable nature de celui qui a une réputation de bienfaiteur. « [L]e vieux serviteur a éclaté de rire et est parti précipitamment. Et moi... je ne saisisais toujours pas la signification de cette affaire. Toute la nuit, je suis restée éveillée en y songeant, mais avant l'aube, soudain j'ai compris » (*ibid.*, 400)⁴². Si Mr Burnham s'adonne à une forme de viol en se servant de Paulette comme d'un instrument lui permettant de parvenir à la jouissance sexuelle (*ibid.*, 396-99)⁴³, cette dernière n'en a pas vraiment conscience. N'ayant pas été instruite de la nature de tels abus, Paulette est dans l'incapacité de saisir la signification des agissements de son maître et de s'identifier comme victime. En réalité, c'est en s'appuyant justement sur la naïveté de la jeune fille, mais aussi sur le fait que sa position intersectionnelle la rend dépendante de lui, que Mr Benjamin Burnham s'autorise à la réalisation de ses pulsions, à ce déchaînement de violence insidieuse, dont les effets psychologiques et moraux – autrement dit « incorporel[s] » (Vigarello 1998, 10) – ne sont néanmoins aucunement négligeables.

INTERSECTIONNALITÉ POSITIVE

Si la société victorienne refuse de reconnaître que les femmes ont chacune une identité personnelle, cela n'en fait pas une vérité. Le personnage de Paulette Lambert se caractérise certes par une grande fidélité au modèle paternel, mais il est indéniable que cette jeune fille se forge une personnalité propre au gré de ses expériences, une individualité acquise notamment par le filtre de sa sensibilité féminine. La fréquentation de la bibliothèque paternelle l'amène à se familiariser avec des penseurs sans doute peu lus par les autres jeunes filles de la colonie britannique des Indes.

Le français, elle l'avait étudié seule, en lisant et relisant les livres de son père jusqu'à les connaître pratiquement par cœur. Ainsi, par l'effort [...], Paulette était devenue, encore très jeune, [...] une fervente lectrice de Voltaire, de Rousseau et particulièrement de M. Bernardin de Saint-Pierre, autrefois le professeur et mentor de son père (Ghosh 2013, 177)⁴⁴.

⁴² “[T]he old *khidmutgar* burst into laughter and hurried away. And still . . . I did not see the meaning of any of this. All night, I lay awake, thinking of it, but at dawn, suddenly I knew.” (*ibid.*, 303)

⁴³ *Ibid.*, 300-303.

⁴⁴ “French she had studied of her own volition, reading and re-reading her father’s books until she knew them almost by heart. Thus, through effort [...], Paulette had become, while still quite

Les titres qui composent la bibliothèque paternelle sont représentatifs des lectures incontournables pour tout « honnête homme » du Siècle des Lumières, cette période de l'Histoire de France résolument tournée vers l'idée de progrès, aussi bien dans ses dimensions scientifique et technique que dans son acception humaniste. La fréquentation de ces ouvrages est ce qui permet à Paulette de dépasser sa condition de jeune fille ancrée dans les préoccupations de son quotidien du fait qu'elle est amenée à s'intéresser à des considérations philosophiques universelles. De plus, puisque ces écrits prônent des valeurs telles que la liberté et l'égalité, Paulette est davantage encline à identifier les situations où celles-ci sont bafouées. En ce sens, la lecture agit tel un instrument d'émancipation dans la mesure où elle instille en Paulette un début de conscience politique propice à la résistance le moment venu.

À ce titre, l'agression que lui fait subir Mr Burnham occasionne une prise de conscience aiguë de ses droits en tant qu'individu. Lorsqu'elle réalise que ces derniers n'ont pas été respectés, elle décide d'agir. « [B]ien entendu, je ne pouvais plus rester dans cette maison... Mais se cacher de Mr Burnham à Calcutta est très difficile – je serais découverte en très peu de temps, et qui sait avec quelles conséquences ? » (*ibid.*, 400)⁴⁵. Si sa décision de fuir pour toujours la demeure des Burnham paraît impulsive, elle n'en traduit pas moins un véritable refus de se résigner à cette domination abusive du point de vue de sa dignité de jeune fille. Au moment où elle quitte le domaine de l'homme qui l'a maltraitée, le risque est double pour Paulette car elle se livre à l'inconnu, ce qui est loin d'être recommandé dans une société où une jeune fille sans ressources doit toujours dépendre d'un garant masculin, mais dans un second temps parce qu'elle s'expose au probable désir de représailles de Mr Burnham. La conscience qu'a Paulette des périls qui la guettent accentue en conséquence la dimension courageuse de son départ.

Si Paulette est bien, à ce moment du récit, un électron totalement libre, elle n'en est pas pour autant un être désaxé. Presqu'aussitôt après avoir réchappé de l'enfer de la demeure Burnham, Paulette se fixe un cap : « Je dois donc fuir le pays, [...] et j'ai décidé de l'endroit où j'irai

young, [...] a devout reader of Voltaire, Rousseau, and most particularly M. Bernardin de Saint-Pierre, who had once been her father's teacher and mentor." (*ibid.*, 131)

⁴⁵ "[O]f course, I could not remain any more in that bouse . . . But to hide from Mr Burnham in Calcutta is very hard—it would only be a matter of time before I am discovered, and who knows what the consequences might be ?" (*ibid.*, 303-304)

[...] À l'île Maurice [...] C'est là que je dois aller » (*ibid.*)⁴⁶. Le choix de sa destination ne doit rien au hasard et n'est pas non plus le fruit d'une inspiration soudaine. « [M]a famille y [a] vécu autrefois... C'est là aussi que mon père et ma mère se sont mariés. Voilà pourquoi j'ai une très grande envie de connaître l'endroit... » (*ibid.*, 336)⁴⁷. Cette île qui, depuis longtemps, occupe son imaginaire est sans doute le lieu qui se rapproche le plus de l'idée qu'elle peut se faire d'une mère-patrie. À présent qu'elle est seule au monde, rallier la terre d'origine de sa mère (*ibid.*, 186)⁴⁸ lui semble être le chemin vers un univers de quiétude où elle serait épargnée de toutes formes d'agression.

Dans le but de mettre son projet à exécution, Paulette requiert l'aide de son confident et ami, Zachary Reid, par ailleurs officier en second du voilier *Ibis*. La jeune fille souhaite pouvoir travailler en tant que *lascar* – autrement dit au même titre que ces marins recrutés, de gré ou de force, sur tout le pourtour de l'océan Indien – et effectuer la traversée à bord (*ibid.*, 336)⁴⁹. Cette déclaration d'intention lui vaut les ricanements de son ami, pour qui une telle éventualité n'est même pas imaginable. « [U]ne goélette n'est pas un endroit pour une femme – pardon, une dame, je veux dire... [P]as un marin digne de ce nom ne l'accepterait » (*ibid.*, 336-37)⁵⁰. En réalité, les marins sont réfractaires à la présence des femmes à bord des navires. Ils considèrent que ces dernières sont inaptes à accomplir les tâches qu'ils effectuent d'habitude. Le refus catégorique de Zachary semble cautionner les préjugés relatifs à l'incapacité des femmes à s'acquitter de certaines fonctions jugées masculines. En cela, le jeune marin participe à la « violence symbolique » dont parle Pierre Bourdieu dès lors qu'il prend pour un fait acquis une idéologie de l'exclusion suffisamment sournoise pour ne pas être considérée comme une injustice par celles-là mêmes qui en sont les victimes (Bourdieu 2002, 12).

Paulette Lambert s'inscrit en faux contre ces stéréotypes en faisant valoir l'exemple de Jeanne Baret, une femme qui, quelques années auparavant, s'était faite passer pour un homme, en prenant le nom de Jean

⁴⁶ “So I must flee the country, [...] and I have decided where I must go [...] The Mauritius Islands [...] That is where I must go.” (*ibid.*, 304)

⁴⁷ “[i]t was once my family’s home... It was there that my father and mother were married. That is why I have a great envy to go there...” (*ibid.*, 254)

⁴⁸ *Ibid.*, 137.

⁴⁹ *Ibid.*, 254.

⁵⁰ “[a] schooner’s no place for a woman–lady, I mean, begging your pardon... [N]ot a sailor worth his salt would put up with that.” (*ibid.*, 254-55)

Bart, dans le but de pouvoir faire partie de l'expédition de M. de Bougainville. Il se trouve que cette pionnière était par ailleurs la grand-tante de Paulette (Ghosh 2013, 337-39)⁵¹. L'exploit de Jeanne Baret fait partie de l'héritage familial de la protagoniste du roman de Ghosh. Il constitue plus généralement une pierre angulaire de l'histoire des femmes dans le sens où, pour la première fois, l'une d'entre elles a participé à une telle aventure jusque-là réservée aux hommes. Pour Paulette, cette parente représente indéniablement une influence qui la prédispose à s'affranchir de certaines limites imposées par le monde patriarcal. Toutefois, malgré ses justifications et sa fougue, la jeune fille ne réussit pas à convaincre Zachary Reid de l'aider à devenir *lascar* à bord de l'*Ibis* (*ibid.*, 404-409)⁵². Le jeune marin a en tête l'univers malsain et profane du navire et il ne peut se résoudre à y faire pénétrer une personne qu'il percevait comme délicate et sophistiquée : « ce n'est pas seulement que vous êtes une femme, c'est aussi que vous êtes blanche » (*ibid.*, 405)⁵³. Il décrit les marins comme des êtres « aussi effrontés que des animaux » (*ibid.*)⁵⁴ et avoue sa crainte pour celle qu'il considère comme une amie : « [e]t songez, mademoiselle Lambert, à ce qu'on vous ferait à vous si vous étiez découverte... Croyez-moi, mademoiselle Lambert, on préfère ne pas y penser » (*ibid.*, 408-409)⁵⁵. Zachary a pour souci de protéger Paulette. Se faisant, il admet que la société dans laquelle ils vivent n'offre pas aux femmes la sécurité qu'elles sont en droit d'attendre. Il démontre en outre qu'il avalise certains préjugés, dans la mesure où il est de ceux qui considèrent que les femmes ont nécessairement besoin d'une sorte de chevalier pour les préserver de toutes menaces.

En dépit de l'isolement dans lequel elle se trouve pour mettre en œuvre son plan, Paulette ne flanche pas. Son abattement face au refus de Zachary de l'assister fait même place à de l'effronterie : « Ce n'est pas votre charité que je veux, monsieur Reid... Ne comprenez-vous pas que je dois me prouver à moi-même ? » (*ibid.*, 409)⁵⁶. L'échange entre Zachary et Paulette consacre l'affrontement entre une inertie masculine généralisée, incapable de remettre en question l'ordre établi, et la détermination d'une jeune fille désespérée, néanmoins prête à risquer le tout

⁵¹ *Ibid.*, 255-56.

⁵² *Ibid.*, 306-310.

⁵³ “[i]t’s not only that you’re a woman—it’s also that you’re white.” (*ibid.*, 307)

⁵⁴ “[a]s heedless as animals.” (*ibid.*)

⁵⁵ “And think, Miss Lambert, about what would be done to you if you were found out ... [B]elieve me, Miss, it would not be something that any of us would wish to think about.” (*ibid.*, 310)

⁵⁶ “It’s not your charity I want, Mr Reid . . . Don’t you see that I must give proof of myself ?” (*ibid.*)

pour le tout dans le but d'arracher une seconde chance à la vie. De fait, il est judicieux de considérer que son départ non prémédité de la maison Burnham fait figure d'acte de naissance pour Paulette Lambert. Il se traduit pour elle par un saut dans l'inconnu dont l'objectif est de s'affranchir de toute tutelle. Pour se faire, Paulette ne peut nullement s'appuyer sur son expérience personnelle, car elle se trouve dans une situation inédite. De même, n'ayant pas à sa disposition des exemples de congénères ayant vécu la même problématique, Paulette se trouve dans la position de quelqu'un qui doit inventer les moyens d'atteindre son objectif. « Oh, c'est donc ça – impossible pour une fille ? – Paulette releva la tête, le regard assassin... Mais vous avez tort : je peux le faire et je le ferai » (*ibid.*)⁵⁷. On est loin de la posture physique hésitante et réservée de la jeune fille qui vivait chez les Burnham. Toutefois, en voulant prouver à Zachary qu'il a tort, Paulette reproduit la dialectique de la division genrée du monde, qui ne reconnaît pas de victoire mutuelle et dans l'esprit duquel la réussite d'un genre ne saurait que signifier la défaite de son antagoniste. À cet égard, la non-coopération de Zachary est le résultat de la tradition d'« éternisation relativ[e] des structures de la division sexuelle » dont parle Pierre Bourdieu (Bourdieu 2002, 8). Toujours est-il que cette inertie n'offre guère de champ à Paulette pour remettre en cause et s'affranchir de cette adversité immémoriale.

C'est uniquement en rompant avec les habitudes et les schémas attendus qu'il est possible de contrecarrer ce phénomène d'éternisation des stéréotypes prévalant au sujet des femmes. À l'instar de Jeanne Baret, c'est en se déguisant que Paulette réussit à monter à bord de l'*Ibis*. Mais alors que Jeanne Baret fait usage du travestissement pour pouvoir passer inaperçue parmi les hommes, Paulette emploie une parade lui permettant de ne pas effacer son appartenance au genre féminin. Première installée dans l'embarcation qui mène les engagés *coolies* du camp de rétention à l'*Ibis*, ce voilier qui doit les convoier à travers l'océan Indien, Paulette décline son identité et répond à la curiosité de ses compagnes de voyage : « Je m'appelle Putleshwari... Mon surnom est Pugli, c'est ainsi qu'on m'appelle... Baboo Nob Kissin, le gomusta, est mon oncle » (Ghosh 2013, 464)⁵⁸. La jeune passagère fait sien le prénom que lui avait attribué sa nourrice. En transformant Putli, qui signifie littéralement « pou-

57 ““Ob, so that is it—a girl cannot do it ?” Paulette’s head snapped up and her eyes flashed... ‘But you are wrong : I can do it and I will.’” (*ibid.*)

58 “‘I’m called Putleshwari . . . But my nickname is Pugli, and that’s what people call me . . . Baboo Nob Kissin, the gomusta, is my uncle.’” (*ibid.*, 355)

pée », en Putleshwari, elle passe du statut d'objet, au sens figuré, à celui de sujet, pour s'incarner en une villageoise indienne. Son habitude de porter le sari et sa connaissance de la langue hindoustani lui permettent, de plus, de se fondre presque complètement dans le groupe des *coolies* (*ibid.*, 167 ; 170 ; 463)⁵⁹. En se présentant comme membre de la famille du *gomusta*, autrement dit du superviseur des engagés, Paulette prétend implicitement appartenir à la caste des *brahmins* (*ibid.*, 463)⁶⁰. Cela a pour conséquence de créer immédiatement une distance avec les autres femmes du navire, qui font partie d'une caste beaucoup moins avantagée. Mais la jeune fille s'empresse d'abolir cette relation de supériorité en évoquant une idée révolutionnaire pour cette société : « À bord d'un bateau de pèlerins, ... tout le monde est pareil... Il n'y aura pas de différences entre nous » (*ibid.*, 464-65)⁶¹. Paulette s'adapte sans aucun doute aux circonstances, mais sa sympathie pour ses compagnes de voyage n'est pas feinte. La poétesse féministe Audre Geraldine Lorde invite chaque femme à prendre conscience de la condition vécue par ses congénères au-delà des différences de chacune : « [S]i j'échoue à les reconnaître comme d'autres visages de moi-même, alors, non seulement je contribue à chacune de leurs oppressions, mais aussi à la mienne » (Lorde 1984, 132-33 – ma traduction)⁶². La familiarité de Paulette avec les cultures indigènes ainsi que sa personnalité inter- et altersectionnelle lui confèrent une aptitude à se sentir davantage à son aise et en adéquation avec ce milieu qu'avec le monde des Européens. À cet égard, elle reste jusqu'au bout du côté des marginaux et des opprimés, au point de s'identifier à eux.

Le concept d'intersectionnalité stipule que l'oppression dont peut être victime une femme agit souvent en fonction des différentes appartenances socioculturelles de celle-ci. Le personnage de Paulette Lambert cumule certaines caractéristiques qui la relèguent à une place très marginale dans la société coloniale des Indes. Mais c'est surtout le fait qu'elle soit orpheline et l'isolement qui en résulte qui facilitent son exploitation sexuelle, sans même qu'elle en soit consciente. Toutefois, Paulette n'est ni une victime consentante ni une complice des agissements de son maître. Quand elle saisit la signification du crime qu'elle a subi, elle cherche à se libérer de l'emprise de son oppresseur. Pour ce faire, elle envi-

⁵⁹ *Ibid.*, 123 ; 125 ; 355.

⁶⁰ *Ibid.*, 355-56.

⁶¹ “On a boat of pilgrims, [...] everyone is the same [...] There'll be no differences between us.” (*ibid.*, 356)

⁶² “[I]f I fail to recognize them as other faces of myself, then I am contributing not only to each of their oppressions but also to my own.”

sage la voie de l'exil, seule, sans doute, à lui offrir la possibilité d'un nouveau départ. À ses yeux, l'île Maurice, où elle souhaite s'échapper et se retrouver ne peut que représenter un paradis, en comparaison de l'enfer qu'elle a connu. De manière plus prosaïque, ce lieu offre la possibilité d'un retour aux sources mais il constitue aussi une utopie. Pour autant, le désir, l'objectif, de Paulette n'est pas celui d'une conquête ni d'une émancipation, même si, chemin faisant, c'est bien cela qui se produit. C'est en effet par la confrontation intellectuelle avec un homme, en l'occurrence avec Zachary Reid, que sa volonté et sa personnalité, jusque-là effacées, se révèlent.

Comme le préconise la démarche intersectionnelle, sortir du cycle de l'oppression suppose de pouvoir se défaire des rapports de dépendance qui le conditionne. Même si elle l'effectue de manière temporaire, autrement dit durant le temps de la traversée océanique, Paulette opère une véritable mutation socioculturelle en acceptant de partager le statut subalterne des engagées *coolies*. Elle adopte de fait un tout autre profil intersectionnel que le sien. Mais c'est en s'assimilant presque complètement à cette micro-société féminine qu'elle compte se prémunir contre des formes d'oppression plus perverses, car se retrouver avec d'autres femmes peut lui fournir le sentiment d'une communauté de destin et d'une solidarité entre personnes du même genre. À ce titre, le roman d'Amitav Ghosh propose l'idée d'une intersectionnalité qui n'est pas strictement individuelle, mais qui peut, au contraire, ouvrir la voie à des solidarités entre femmes. Cette fiction affirme par ailleurs que, loin d'être un héritage définitif, l'intersectionnalité est, à l'échelle d'un individu, une équation propice à toutes les inclusions et à toutes les combinaisons socioculturelles, dans la mesure où l'identité n'est pas une structure figée et définitive, mais plutôt le lieu d'un perpétuel recommencement.

Ahmed MULLA

BIBLIOGRAPHIE

- ACKER, Joan. « Feminism, Gender and Globalization », *Critical Sociology*, 30 (1), 2004, 17-42.
- ARNOLD, David. « European Orphans and Vagrants in India in the Nineteenth Century », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 7 (2), 1979, 104-127.
- BRAZIEL, Jana Evans. *Caribbean Genesis: Jamaica Kincaid and the Writing of New Worlds*. Albany: SUNY Press, 2009.
- CARASTATHIS, Anna. « Intersectionality and Feminism », *KickAction*, 13th February 2008, <<http://kickaction.ca/intersectionality-feminism/>>, (page consultée le 12 octobre 2016).
- CRENSHAW, Kimberlé Williams. « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, 1989, Vol. 1989, Article 8, 139-67.
- DESPORTES, Léa. « Les communautés marchandes au cœur de l'économie indienne (1947-2008) », mémoire dirigé par Laurent WEILL. Strasbourg : Institut d'Études Politiques de Strasbourg/Université Robert Schuman, mai 2008.
- ERNST, Waltraud. « European Madness and Gender in Nineteenth-Century British India », *Social History of Medicine*, 9 (3). Oxford : Oxford University Press, 1996, 357-82.
- GHOSH, Amitav. *Sea of Poppies*. New Delhi : Penguin Viking, 2008.
- GHOSH, Amitav. *Un Océan de pavots (Sea of Poppies)*, traduit de l'anglais par Christiane Besse. Paris : 10/18, 2013.
- LORDE, Audre. « The Uses of Anger : Women Responding to Racism », *Sister Outsider : Essays and Speeches by Audre Lorde*. Berkeley : Crossing Press, 2007, 124-33.
- MELVILLE, Herman. *Moby-Dick*. Harmondsworth : Penguin English Library, 2012.
- RICHARDSON, Ruth. « Foundlings, orphans and unmarried mothers », *British Library*, <<https://www.bl.uk/romantics-and-victorians/articles/foundlings-orphans-and-unmarried-mothers>>, (page consultée le 10 septembre 2016).
- Social Studies*. Bhopal : Eklavya, 2004.
- STEVENSON, Robert Louis. *Treasure Island*. Harmondsworth : Penguin, 2008.
- VIGARELLO, Georges. *Histoire du viol, XVI^e-XX^e siècle*. Paris : Seuil, collection « L'univers historique », 1998.